

Sharon Olds, **ODES**, le corridor bleu.

De la belle ouvrage, comme on dit. À deux titres.

La traduction de Guillaume Condello, oui : intelligence, précision, fluidité. Tant de labeurs parfois, si évidents, pour tant de lourdeurs si prétentieuses. Ici, non, rien à jeter : la fausse note est *de sortie*, i.e. elle n'a *pas lieu*. L'habit d'emprunt est impeccable : on sent de temps en temps la présence du texte originel, par-dessous, et il jouit d'être ainsi servi – par scissiparité en quelque sorte, par naturelle génération de langue à langue. Une sève s'est transmise. Jusqu'à identification. Phénomène qui dans le cas présent n'est pas indifférent.

Seconde raison de louer. La trame tissée par l'autrice, son propos tel qu'exposé, traité, et réalisé. Trame : combinaison des éléments qui constituent l'objet – un recueil de poèmes qui annoncent d'emblée la couleur, soit : une visée, une cible à atteindre –, et intrigue qui se noue dans le cœur de la fibre – un labyrinthe intime, manifestement, qui choisit de s'ouvrir, de faire le compte de ses impasses surmontées, de ses vues donnant, au détour d'un corridor, sur la croisée d'un lieu de vie, sur des échappées définitivement acquises.

Finie la lecture du poème, on a le sentiment d'un affranchissement. Nous avons reçu l'*adresse* qui nous était faite, le *message* si vous voulez (le mot est de notre temps, assez stupide dans son emploi courant, qui n'échappe pas à la niaiserie ou au pédantisme, mais ici parfaitement mis en scène, par degrés, par chapitres objectivement triés, organisés, classés) ; et c'est autant dire que l'autrice a, elle, rédigé là le constat, réitéré au long de l'étoffe qui se construit, qui se noue et dénoue, d'une délivrance : « C'est fait, c'est bouclé, classons dans le dossier, plus rien à revoir sur ce point. Poursuivons, passons à l'autre petite obsession qu'il s'agit de fixer, d'établir, de rendre claire, au regard de ce qu'elle aura impliqué dans une existence, la mienne. Et voilà, les comptes, mes comptes, seront incontestables, tout aura été noté. Restera à dire adieu au monde – enfin, pas dans l'immédiat, n'est-ce pas ! La vie est dense. Nous en aurons épuisé ces quelques traits... Nous : moi et moi-même qui me regarde moi. Voilà. Être en règle avec soi. Règle de vie. »

Que l'ode – *nudité* de la désignation sur la couverture – soit le genre issu de la haute antiquité choisi pour définir l'entreprise relève d'une sorte de pari, et sans nul doute, avec ce soupçon de *tongue-in-cheek*, qui ne saurait être tenu pour défi à la compréhension du lecteur, mais disons, pour tonalité d'accompagnement dans le léger, mais très sérieux, concert qui s'établit. Quel pari ? Celui d'entretenir avec le lecteur, justement, une relation de proximité (qu'ici favorise le travail du traducteur) : « Je te dis tout ça, mon cher, je vois les choses ainsi, c'est du moins ainsi que j'ai appris à les considérer, tu en penseras ce que tu voudras, mais sois certain qu'il faut qu'entre nous cela en vaille la peine. Je te raconte ma vie, tu dois y retrouver tes petits travers à toi, les manies qui te constituent, tes soucis, tes perspectives obstruées ou dégagées, bref, tu dois te reconnaître un peu dans mes affaires. Tu as toi aussi tes lignes de flottaison à sauvegarder, tes fenêtres à manipuler pour prendre ta bouffée d'air, tes énigmes un peu idiotes mais essentielles à résoudre. Prenons-nous la main. »

Le jeu est équitable.

Une musique perce donc là-dedans, dans cette suite de dédicaces à ces choses-là. Consultez la table des matières, ce catalogue raisonné dont je parlais, placée judicieusement en introït, à la façon américaine, vous saurez immédiatement que l'on ne se moque pas de vous, on a simplement décidé de vous éclairer sur ce qui importe : le sexe en son objectivité brute, et ses pratiques, à scruter ; les êtres les plus proches – famille, amis, à inspecter : un détail suffira à établir l'essentiel, un geste, une particularité physique, une opinion ; les animaux, plantes, phénomènes naturels etc. qui prennent fonction de blasons...

Le babeurre, par exemple. On ne devinera pas d'emblée, ce que le babeurre aura pu signifier pour la gamine qui fut « martyr » de la *consistance* de cet aliment : un composé sibyllin de liquide et de solide dans lequel se condensent, de façon obscène presque, les relations avec les êtres – camarades d'école proprement *branleurs* et image du père, « amour de digne fille... où flottent les douceurs aigres de la haine ». Futilité apparente du propos, et exploration de quelque profondeur & source de questionnement.

Des sortes d'exorcisme, par conséquent, ces poèmes, direz-vous. Si vous voulez... Prenons l'*Ode de la douche vaginale*. Fermeté de l'introduction dans le propos.

*Quand j'entends les jeunes traiter quelqu'un de  
douchebag, de gros con, j'ai envie de leur dire :  
Vous n'avez sans doute  
jamais vu de ces douches vaginales,  
pour laver les cons...*

Cette façon d'aborder la chose (avec les subtilités discrètes de la scansion de ligne à ligne) – il s'agit bien d'entreprendre là une mise au point. Le poème gère sa focale au plus près, établit le distinguo nécessaire, embraye et développe. Cruditité de la description de l'objet, vite écartée. De fait, c'est la relation de mère à fille qui est en cause ; et la relation de soi à son propre corps. Après examen des attendus, conclusion, coulant de source, si l'on ose dire : le maniement de l'objet débouche (n'hésitons pas, ne craignons pas la métaphore !) sur un hymne, où se mêlent dérisoire et merveilleux, *tongue-in-cheek*, à la vie vécue :

*... et voici ! te voilà  
clairière nocturne, où une fontaine  
d'Aphrodite jaillit, et retombe  
en cascade, égrenant ses notes, sa chanson de marin,  
salée, son étincelante mélodie de douche vaginale à la con.*

Changeons de registre. Voici l'*Ode de l'aube sur la baie de San Francisco*. Le paysage est bien là, on descend des montagnes vers la mer. Et le jeu de mot en français fonctionne : il est encore question de mère et de mère de la mère. Mystères de la génération, de la *transmission* des corps, du merveilleux et du dérisoire encore :

*...j'aurais aimé pouvoir  
chanter à cette fille, ma mère, depuis son sein,  
chanter, au cœur de la déchirure et de la dévastation,  
dans la maison de sa mère...*

Conclusion (ces poèmes sont des démonstrations imparables, impeccables) qui s'élève à la méditation la plus pure, la plus concrète – les êtres humains sont de même essence que la vase dont l'espèce est issue, la chimie de l'existence abolit les distances, entre mère et fille, entre éléments vivants, sel & mer & limon originel :

*...et dans les cicatrices de vase creusées par les marées  
l'eau salée monte, maintenant, et la lumière  
vient la toucher, après des milliers de mètres,  
des millions de kilomètres de vide.*

Résumons. Ces *Odes* sont d'une extrême densité. Cela va des organes de la génération, mâles et femelles, en leurs singularités, de ces machines désirantes que sont les corps armés de leurs fonctions qui se révèlent, s'accomplissent, se rêvent et se ressentent vivants sous un jour cru sans trivialité, émouvant sans sentimentalisme imbécile, aux arbres par exemple qu'on voit de la fenêtre du lieu où la vie se vit, à ce canapé où la maladie sournoise s'est installée et confine le corps dans une identité sauvage, animale (*Malade comme une chienne – ce n'est que la maladie qui parle.*), à cette activité de rapport nu avec soi (la peur du viol) qu'est le *camping en Nouvelle Angleterre*, au pacte enfin que le placenta familial aura instauré et qu'il aura fallu rompre, et devenir adepte d'une autre sorte de loyauté, celle qui s'établit avec le « chant ».

Car là est bien le fonds de l'affaire : ces odes sont des chants, oui, Leur lyrisme ? Celui de la vie même, en ce dédale de déterminations qui la fondent – éléments, êtres, organes, décisions, sensations, tous phénomènes qui entretiennent du rapport de soi à soi, dans la complexité du vivant.

On est près de quelque chose qui serait de l'ordre de la théogonie à l'antique : les dieux y sont simplement remplacés par des entités essentielles, qui sont les créatures du monde qu'il faut habiter, en sa banalité où le dérisoire côtoie le merveilleux...

Et rajoutons encore ceci. Construction ici d'un triangle équilatéral : autrice, lecteur, & traducteur empathique au degré le plus juste, ayant épousé le rythme joyeux de la syntaxe d'origine, de la joie qui résulte du chant *achevé*, en accord terminal avec soi.

Un livre à disposer sur l'étagère au rayon des mémorables. Revenir à l'occasion se tremper, se conforter entre les feuillets de cet itinéraire parcourant les lieux communs universels de la vie la plus riche, celle qui plaide pour l'accomplissement du réel.

Auxéméry, 28/06/2020

